

# Maître Martin

Gérard Ménage. Lauréat du concours de nouvelles du CRL 2008, catégorie Adultes.

Nous ne savions pas ce qui nous attendait ce jour là.

Nous étions venus noyer un chagrin à la taverne, des histoires de femmes certainement.

Nous en étions à la sixième chopine et la nuit était tombée, envahissant ruelles et campagne. Abandonnant aux mauvaises âmes et aux plus forts, ou les mieux armés, le soin de protéger les vivants qui se risquaient encore dehors.

Si nous étions rentrés à meilleure heure, entre chien et loup, l'affaire aurait été bonne.

Je m'appelle Martin.

Et mes deux acolytes, Basile et Barthélémy, ne sont guère plus pimpants que moi, l'œil n'est plus très frais tel celui du hareng abandonné au caniveau pour sentir trop fort.

- Vous devriez rentrer chez vous.

Nos chopes frappent lourdement sur la table de bois.

- Tavernier, ressert nous au lieu de nous faire ingurgiter ton abominable morale à deux sous.

- Elle est comme ta bière ! Imbuvable.

Tous les deux ont la langue chaude, nous rions de leurs invectives, comme des poules qui auraient picoré du moût.

Si seulement il nous avait chassés en sortant sa fourche de derrière son comptoir, au lieu de nous resservir. Mais le sort n'était pas ce soir là de regagner nos pénates paisiblement, même si la jeunesse imbécile qui nous faisait lever le coude ne méritait tel châtiment.

- Buvez mais à moindre bruit, vous allez attirer la maréchaussée.

La bière avait continué de couler, nous en étions à confondre une vache et une botte de foin.

- Martin nous mourons de soif, demande qu'on nous serve de quoi nous faire taire !

Déjà la mesure était dépassée, et le temps avec elle.

Nous n'avons pas vu la porte s'ouvrir d'un coup, comme pour prendre sur le fait trois gamins en train de mal faire.

Ils étaient trois eux aussi qui entraient soudainement dans notre monde, une face de Croque-la-mort coiffé d'un tricorne, le visage buriné et maigre, le cheveu noir collé, et deux autres avec l'uniforme des gens d'armes de la marine, baïonnette au fusil. Ils étaient plus encore dans la ruelle battant la semelle pour se réchauffer, la rumeur des clous de brodequins sur le pavé inégal en témoignait.

Le tricorne tenait un grand livre à la main arborant d'inutiles et ostensibles attributs de la république.

- Vous, votre nom ?

- Ben Basile, corniaud, et toi qui es-tu pour venir semer le trouble durant une beuverie de compagnons?

Le corniaud écrivait en souriant.

- Bienvenue Basile. Et toi?

- Barthélémy, qui va te botter le cul, tu seras rendu chez l'anglais sans avoir le temps de chiquer une pichenette de ton mauvais tabac.

Nous étions hilares.

- Bienvenue à toi Barthélémy. Et toi le grand escogriffe?

C'était moi. Je m'étais dressé en mettant sous son nez de fouine les cartilages menaçant de mes deux poings.

Deux baïonnettes étaient venues se ficher sur mon ventre, m'enjoignant de me calmer.

- Martin. Et je te conchie toi et toute ta descendance.

Barthélémy s'était approché menaçant, ce qui n'avait pas l'air d'inquiéter l'intrus, bien à l'abri des fusils.

- Pourquoi bienvenue ? Toi tu ne l'es pas, et tu es prié de déguerpir avec ta valetaille avant que nous nous fâchions mes amis et moi.

Basile tournait de l'œil, on ne pouvait guère compter sur lui pour la bagarre, quant à moi je n'étais pas si sûr de tenir debout dans une franche bousculade.

- Bienvenue Martin.

Le tricorne récitait une leçon répétée moult fois sans s'occuper de ce que nous pensions de ses manières.

Il contourna la table et posa son cul tout de go à côté de celui de Basile.

- Et bien mes amis buvons. Tavernier, remplit les verres de ces braves nullement effrayés par un digne représentant de la république.

Barthélémy s'était assis sur la table, j'avais retrouvé avec joie ma place sur le banc, le monde était bancal tout autour.

Le tricorne rapportait les chopes un grand sourire lui illuminait la margoule.

Basile l'avait bue d'un trait puis avait lové sa tête brinquebalante sur son coude replié sur la table, ronflant de son dernier sommeil de terrien.

J'avais emboîté le pas, Barthélémy suivait pendant que notre hôte sirotait à petites gorgées.

- Où fais tu ta bière tavernier, elle est juste bonne à faire des trous dans un tonneau. N'est-ce pas mes amis.

Mes amis.

Je n'ai gardé que de vagues souvenirs de la promenade qui a suivi. Ils m'ont pris par les bras et les jambes, baluchon de linge malpropre, puis jeté

comme cadavre à la mer dans une charrette à l'odeur putride. Nous étions six à baigner dans notre jus, dégoûtants.

Puis le cisaillement de la roue ferrée sur le pavé, le bruit des sabots du cheval nous tirant vers notre destin, à son rythme, sans espoir de retour

C'était marée haute, ne laissez jamais vos enfants sortir à nuit tombée quand la marée bat son plein.

Nous avons été jetés encore une fois comme méchantes guenilles au fond d'un brûlot, et dormi, bercés par nos rêves, les derniers avant longtemps.

- Où sommes-nous ?

Barthélémy nous secouait à chacun notre tour, pinçant et criant dans nos oreilles.

La pièce était aussi nue qu'un genou de donzelle, mais les craquements et ce balancement n'étaient pas de meilleurs augures que la mort elle-même en habits.

- Nous voguons.

Au dessus de nos têtes le cri strident d'un sifflet ne nous laissait aucune autre échappée.

Nous avons ensemble, assisté plusieurs fois aux départs de ces navires de guerre qui vidaient le port de ses marins et rendaient la ville à sa tranquillité. Le sifflet du bosco appelant les manœuvres, nous le connaissions.

Il sonnait le glas de notre vie d'avant.

- On vient.

La porte s'était jetée hors de ses gonds.

- Alors mes angelots ! Vous comptez sur votre nounou pour vous apporter à manger ? Debout messieurs.

L'homme avait sorti un oignon de sa poche sans même y jeter un coup d'œil, ce geste lui donnait de la majesté, même si son uniforme y suffisait.

- Vous allez vous rendre à la cambuse, et y retirer de quoi manger et boire. Dans cinq minutes vous serez sur le pont prêts aux ordres, ou au fond du cachot dans la saumure à tenir tête aux rats.

Des hommes avaient disparu déjà, on disait qu'ils étaient enrôlés de force sur des navires de guerre, ou que des pirates venaient se servir en bras et en chair dans les tavernes. Ce n'étaient toujours que bavardages qui passaient de bouches en oreilles.

Et nous voilà à courir entre cale et faux-pont, à la recherche titubante de la cambuse, pour tomber enfin sur l'ancre puante.

Autour de nous l'océan, la terre est à douze bonnes heures loin derrière.

- Impossible à la nage, nous serons morts avant.

Au prochain port, tous les bateaux ont besoin de ravitailler, nous allions déguerpir, notre résolution était faite.

Le Richelieu, vaisseau de deuxième rang alignait 74 canons, trente cinq à bâbord, autant à tribord sur ses deux ponts, et deux belles coulevrines ouvragées, sur les châteaux de proue et de poupe, dirigées vers les ponts du navire. Chargées à mitraille pour refroidir les envies de mutinerie de têtes chaudes.

Basile servait sur le pont inférieur, nous ne l'avons jamais revu, peut être a-t-il fini ses jours aux fers.

Les premiers jours de mer furent difficiles, notre pied marin ne s'affirma qu'après une semaine aux ordres du sifflet qui rythmait notre vie.

Barthélémy parlait de notre mauvaise fortune. Les vaches lui manquaient. Il y avait le rhum pour oublier.

- Au prochain port, Martin, nous prenons l'escampette avant que d'être noyés. Si nous restons sur cette coquille, le prochain anglais que nous croiserons signera notre mort.

Nous devons bientôt toucher un port de la Nouvelle France, après avoir longé la côte à la recherche de quelque escarmouche. Les sabords étaient fermés, mais nous étions rompus à charger les pièces en moins de temps qu'il ne fallait pour les ouvrir. La première rencontre se faisait attendre, mais nous n'étions pas pressés d'en découdre.

Le bosco répétait qu'au retour d'une bonne saison à se frotter avec les anglais, à condition d'en revenir, on pourrait s'acheter des terres, et repartir décrotter le cul des vaches.

- Tu y crois ? Nous n'aurons droit qu'à la mort.

- Barthélémy, si nous filons en touchant terre, nous ne pourrons jamais revenir au pays.

- Déserteurs ! Mais nous n'avons pas demandé à venir ici, nous reprenons notre liberté voilà tout. Le bosco parle d'une saison, il y a longtemps que nous serons au fond avec notre boulet aux pieds à servir la poiscaille. Tu joueras la grimace à ta façon, le sol touché, je détale sans demander mon dû. C'est bien le diable si j'échoue.

Le diable, il rôdait d'alentours sans besoin qu'on le nomme, il ne passait pas un jour sans qu'un sac ne soit jeté par-dessus bord avec son mort dûment lesté.

Il y avait à bord plus d'eau qu'il n'en fallait pour nous désaltérer, et plus encore de rhum, un équipage de bric et de broc, la lie du monde. Des assassins, des enrôlés appâtés par le gain ou l'aventure, des reclus de justice courant après l'oubli, des charpentiers...chacun avec sa bonne raison. Nous, celle de n'avoir pas su rentrer à temps.

La nourriture n'était que biscuits de mer et viande salée, le poisson était rare, il est vrai aussi que le Richelieu n'avait rien d'une barcasse de pêche.

Je ne comptais plus les jours de mer, j'en avais perdu le fil à mesure qu'ils s'écoulaient. Le temps n'avait plus ni début ni fin, s'étirant au gré des saouleries et des punitions.

Un matin Barthélémy que je n'avais pas revu depuis des jours était réapparu pour le supplice de la petite cale. Jeté en la mer du haut de la grande vergue, remonté et jeté encore les mains attachées dans le dos, les pieds serrés dans un cordage.

Nous n'avions d'autre choix que de regarder les suppliciés, celui qui voulait regarder ailleurs prenait le même chemin. Mon ami, pour une rixe mal terminée connaissait le tourment.

Au prochain port il s'enfuirait m'avait-il dit, j'ignore ce qu'il est advenu de lui. Je ne l'ai jamais revu. Sur le pont son rôle était tenu par un autre homme. Les anglais n'ont pas eu raison de lui dans une estourbie de rencontre. Il a trouvé moyen de s'échapper pour toujours.

Nous avons accosté peu de temps après, nous étions consignés à bord, on a rempli les tonneaux pour lever l'ancre aussitôt.

- Il paraît qu'on va dans les Antilles bousculer de l'angliche.

Beaucoup attendent la bagarre, peut être pour mourir autrement qu'aux fers ou de maladie. Belle affaire ! Moi, je veux juste vivre et revoir ma campagne, raconter comment on nous a volé notre vie.

Nous naviguons lentement dans des brouillards de traîne plusieurs jours, sabords ouverts, les âmes des pièces bourrées jusqu'à la gueule. Nous pouvons faire feu sur un coup de sifflet, à moins que nous ne soyons pulvérisés les premiers. La mer est calme, et comme je n'ai plus d'amis pour qui m'inquiéter, les jours me semblent moins longs.

Enfin, le sifflet qui appelle au feu et à l'assaut. J'ai répété tant de fois cette manœuvre que, les yeux fermés, je peux la faire sans être abusé par la peur. Le boute-feu s'active, et nos boulets hachent le brigantin anglais surpris de nous trouver là, mais notre vigie avait de meilleurs yeux. Et nous étions de veille, jusqu'à dormir auprès de nos canons.

Là haut on s'étripait au mieux, chacun luttant pour sa vie les armes à la main, non pas pour un drapeau, juste pour sa vie et l'idée de pouvoir bientôt s'acheter de belles heures.

Je recharge, poudre, étoupe, boulet, le dernier. Affaire faite pour cette fois, nous nous en sortons de belle façon. Double ration de rhum, déjà qu'il coule à volonté !

Nous avons débarqué des prisonniers, et regarnit nos rangs avec de grands gaillards. Ils sont montés à bord sur leurs pattes assurés d'une bonne fortune.

Les semaines ont passé, puis les mois.

Le plus dur ce ne sont pas les batailles, on en meurt un peu, la maladie ratisse bien plus large. Je ne bois plus d'eau, je sais traîtresse celle de nos

tonneaux, et je ne rechigne jamais quand les vers de farine sont au menu, ça remplit l'estomac.

Nous avons sillonné l'océan. Une seule fois nous avons accosté là où nous avons été enlevés. La nuit était en train, mais j'avais reconnu les caps de ma Normandie.

En longeant les falaises, je pensais à mes amis.

Une courte escale, le temps d'embarquer de nouveaux canons, et des uniformes chamarrés. Nous devons les amener aux Antilles, ils ne parlaient pas un mot de français.

J'étais bien décidé en débarquant, à retrouver ma vie d'avant et ses plaisirs terriens.

En fermant fort les yeux, j'aperçois Basile une bouteille à la main, hurlant des insanités au monde entier.

Je sais qu'il est mort, emporté par une dysenterie qui l'a vidé en deux jours.

J'aperçois Barthélémy, lui il est plus dans la force, je l'ai vu soulever des barriques, je vous jure qu'après vous avez envie d'être son ami. On disait qu'avec ses poings il pouvait planter des pieux. Je sais qu'il est mort oublié au fond de la cale après son supplice.

Leurs ombres se fondent dans la nuit pendant que notre vaisseau s'amarre. Notre espoir de revoir le pays un jour, je l'ai réalisé. Je ne vois plus vraiment que d'un œil, j'ai de belles estafilades ici et là, mais nous y sommes enfin les amis.

On cargue les voiles, le sifflet chante ma liberté.

La passerelle lancée, je vais descendre sur le quai en comptant mes pas. Je ne veux rien précipiter.

Je vais m'éloigner vers les plateaux, puis gagner d'autres lieux, personne ne me connaît plus ici, je ne connais plus ma ville et les gens ont changé.

J'emporte de belles pièces gagnées durant mon bourlingage, avec je peux m'installer honnêtement et fonder une famille. Ce n'est pas un trésor, mais c'est un beau début.

Je travaille le bois habilement. Je peux sculpter un visage de femme sur une jambe de bois, je ferais un bon sabotier. Après ma fuite on enrôlera de force, encore une fois. Il faudrait mieux être dans son lit cette nuit, les tavernes débordent de pauvres gars pour me remplacer. Je n'ai qu'un pas à faire, ma liberté est après cette échelle de coupée. La terre ferme, pour toujours.

- Martin?

Il est là, Croque-la-mort, celui qui nous avait drogués, à côté de moi. Je n'ai plus de haine pour lui.

- Je faisais une bien sale besogne.

Il tire sur sa pipe qu'on renifle à des lieues.

- Tu vas nous quitter Martin, je le sens, je le sais. Tu es comme ces chevaux qui sentent l'écurie, tu avais oublié cette odeur, celle de ta terre. Mais avant

tu dois savoir que nous sommes beaucoup à dire que sans notre maître canonnier capable de couper en deux un grand mât à deux encablures et plus, cette relâche sera la dernière.

Je connais mes surnoms, le Normand, maître Martin, le Borgne. C'est vrai, je peux briser un grand mât à deux encablures avec un seul boulet. Il est facile ensuite de tourner l'ennemi devenu immaîtrisable et de lui envoyer deux ou trois bordées. C'est peut être la chance, mais nous disposons alors facilement de nos prises et notre réputation nous précède. La seule vue de notre pavillon flottant sur la misaine fait peur.

- Martin, il y a de bonnes flibustes à faire par ces temps. En peu de mois, et avec toi, nous aurons de quoi acheter plus que trois vaches, ou qu'une auberge borgne. Si tu n'es pas là demain pour larguer les amarres, plus de vingt cinq rats abandonneront le bord en se jetant à la mer dès que le navire franchira les passes.

- Combien dis-tu avoir avec toi d'hommes vaillants ? Le Boiteux, l'Irlandais, la Fouine, Coutelas, en sont ?

- Vingt cinq et plus qui te suivront, y compris le bosco.

- Trois parts, je veux trois parts, celles de Basile et de Barthélémy, ils avaient quelques frères et sœurs qui seront heureux d'avoir de leurs nouvelles.

Croque-la-mort frotta son briquet d'étope sur le bastingage, jetant des étincelles dans la nuit.

C'était un signal, car aussitôt des cris sortirent des coursives, des ponts, du gaillard d'avant. Un chœur, sourd d'abord, puis retentissant commença de monter des entrailles du navire.

- Quinze hommes sur le coffre de la mort...yo-ho-ho...

Dans le gaillard d'arrière, le capitaine refermait le livre de bord, il aurait beaucoup à y consigner, bientôt. Il devait penser à cet instant que le rhum rendait les hommes joyeux !

J'ai tourné le dos à la ville.

- Je ne descends pas à terre. Allons plutôt voir si la cambuse régale en alcools forts.

La chanson montait encore.